

Biencourt de Poutrincourt et tous les premiers colons sont partis de ces côtes, ainsi que les Ursulines, les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, etc. C'est la patrie de Lassalle qui, parti de Montréal, est allé le premier explorer le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique. C'était la résidence de l'archevêque qui, pendant près d'un siècle, a eu la juridiction de la Nouvelle-France. Enfin, cette ville est souverainement intéressante pour tout catholique, car elle offre les plus grandes merveilles de l'art religieux. Les protestants, n'ayant jamais pu s'en emparer pendant les guerres de religion, elle a conservé ses anciens monuments : Saint-Etienne est l'une de plus belles cathédrales de France ; Saint-Ouen, la plus magnifique abbatale ; et enfin, Saint-Maclou, la merveille des églises paroissiales.

Nous avons commencé par visiter la cathédrale.

La place qui la précède est vaste et permet de considérer le portail dans son ensemble. Quelle chose admirable que cette façade ! elle est peut-être unique dans le monde pour l'ampleur et la magnificence des détails. Elle a près de 200 pieds de largeur et est accompagnée de chaque côté par deux énormes clochers de 40 pieds à la base et de 250 pieds de hauteur. Entre les clochers, trois grands portiques précédés de quatre pyramides octogones de 80 pieds de hauteur, chargées d'ornements et de statues à plusieurs étages. De plus, les portiques sont surmontés d'arcades, de rosaces, de galeries et de balustrades d'une richesse merveilleuse. Enfin, au sommet de la façade, on trouve encore quatre grands clochetons dont le sommet est à 180 pieds du sol. Ceci peut donner une idée de l'ensemble de ses dix flèches qui s'élèvent vers le ciel sur l'entrée de l'église. Mais qui pourra décrire l'ornementation féérique qui couvre tous ces massifs ? Les arcades, les frontons des portiques et les galeries sont remplis de statues, d'ornements et de bas-reliefs à profusion. Les pyramides ont plusieurs rangs de statues. Les parois qui surmontent les portes sont ornées d'arcades qui encadrent les statues des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs que l'on compte par centaines, et la plupart d'une grande dimension, 6 pieds au moins.

Au fronton de la porte principale on voit l'arbre de Jessé, dont chaque fleur sert de trône à l'un des parents de N. S. Au portail de gauche, le festin d'Hérode et la danse d'Hérodiade, d'une naïveté singulière. Au portail de droite, l'Ascension de N. S.

Tout cet ensemble nous ravit ; mais quelle magnificence on peut imaginer lorsqu'on se représente ces statues telles qu'elles étaient à l'origine, peintes et dorées avec leurs encadrements, rehaussées d'or et de couleurs. Le tout exécuté avec la perfection exquise que l'on trouve dans les vieux manuscrits et dont on a découvert dernièrement des témoignages si remarquables à l'entour du chœur de la cathédrale de Paris.

Néanmoins, le monument tel qu'il est, après bien des vicissitudes, est encore vraiment saisissant.

A la première vue, on est stupéfait de cette grandeur, de cette majesté et aussi de cette richesse de détails.

« L'on est saisi et ravi comme si les saints du Ciel étaient descendus sur la terre, ou bien comme si l'on se trouvait déjà introduit dans les splendeurs du Paradis. »

Nous n'avons parlé encore que du portail, l'extérieur des portiques latéraux de l'église est non moins merveilleux et mérite une description à part.

On entre dans le temple et l'on voit cette suite de piliers, de colonnettes, qui s'étendent dans toutes les directions. La voûte est à 100 pieds du pavé, l'extrémité de l'église apparaît dans un lointain mystérieux, elle est à 350 pieds de distance. Les vitraux sont à étudier. Ceux du transept sont surtout merveilleux : les rosaces ont plus de 30 pieds de diamètre, et flamboyant au soleil comme des écrins de diamants et pierreries, étalent sur les parois de l'église et sur les colonnes comme un vêtement d'or et de riches couleurs.

Après avoir vu cet ensemble, nous ne pouvions nous lasser de remercier le Seigneur. Comme ces magnificences révèlent la gloire et la puissance de son nom !

Il faut passer aux détails.

L'aspect de l'église est imposant. Les chapelles latérales, les allées des bas côtés sont bien éclairées, la nef du milieu, qui est en pleine lumière, présente le plus beau coup d'œil. Il faut remarquer sur l'un des côtés l'escalier qui conduit à la bibliothèque du chapitre, c'est une merveille de délicatesse. Il y a trois étages de balustrades qui se suivent et qui ont chacun leur ornementation particulière. C'est un curieux spécimen de cette variété merveilleuse du style gothique. Le premier rang, supporté par de sveltes arcades, présente des carrés avec toutes les variétés que peut fournir la forme quadrangulaire. La balustrade suivante est toute en triangles qui se croisent et s'enchevêtrent suivant toutes les combinaisons possibles, enfin la troisième balustrade présente des dispositions différentes et encore plus délicates ; le tout est d'une finesse d'exécution qu'on trouve rarement dans les ouvrages modernes.

A l'extrémité de l'église se trouve la chapelle de la sainte Vierge, dont l'autel est remarquable ; mais ce qui attire surtout l'attention, ce sont deux tombeaux qui occupent les deux côtés de la chapelle. A droite la

magnifique sépulture du cardinal Georges d'Amboise, représenté à genoux et assisté de son frère. Ce tombeau renferme au moins cinquante figures en plein relief : chacune est un chef-d'œuvre. Sur la base du monument l'on voit toutes les qualités qui distinguaient le pieux cardinal : la foi, la charité, la prudence, la tempérance, la force, la justice. Elles sont représentées par des figures assises sur des trônes portant des insignes et exécutées avec un talent extraordinaire. Chacune de ces figures mérite la plus sérieuse attention. En haut du monument l'on voit les saints qui étaient les patrons des deux prélats. Au centre saint Georges foulant sous les pieds de son cheval le dragon et le transperçant de sa lance. Le tout est surmonté d'un dais qui est enrichi de statuettes, de fleurons et d'ornements.

Le cardinal Georges d'Amboise gouverna la France pendant les années les plus glorieuses du règne de Louis XII ; il sut gagner à son souverain l'affection de ses sujets, qui lui donnèrent d'eux-mêmes le nom de père du peuple ; il mérite d'être exposé à la vénération des fidèles, car il fut, lui aussi, vraiment un père pour le peuple. Supprimant, dès les premiers jours de sa puissance les taxes extraordinaires, et n'ayant jamais consenti au milieu des guerres les plus coûteuses que les impôts fussent augmentés. Il fut l'honneur de l'épiscopat de son temps, l'ami dévoué du Souverain Pontife, le sage conseiller de son roi et le protecteur infatigable des pauvres contribuables. Ce grand prélat a-t-il toujours trouvé des imitateurs parmi les dépositaires de l'autorité publique ?

De l'autre côté de la chapelle, l'on voit le tombeau du duc de Brézé, moins chargé de statues, moins ornementé que l'autre et cependant d'un style et d'une exécution bien supérieurs, ce qui ne peut étonner, car c'est l'œuvre du plus grand sculpteur de France, Jean Goujon, l'auteur de la fontaine des Innocents à Paris.

L'extérieur de l'église montre encore bien des prodiges ; les deux portes latérales égalent, dit-on, toutes les beautés de la façade. La flèche, mesurant 420 pieds d'élévation, elle a 20 pieds de plus que le dôme de St-Pierre de Rome et que la flèche de Strasbourg ; elle est admirablement terminée par une lanterne de cinquante pieds d'élévation, ce qui donne l'aspect le plus élégant à cette construction immense. L'escalier est situé au centre de la flèche et non pas à l'extérieur comme à la flèche de Strasbourg, et on peut atteindre au sommet et à la croix avec la plus grande sécurité. Toutefois ce n'est pas sans fatigue, car combien de marches faut-il franchir pour arriver à cette hauteur effrayante. De là toute la ville et le pays qui l'environne paraît comme un tableau ravissant ; on voit d'abord ces belles églises si nombreuses, ces palais témoins de la grandeur et de la richesse de l'ancienne capitale de la Normandie, etc., etc.

On peut aussi avoir une belle idée de cet ensemble si l'on va à la montagne qui domine la ville, visiter la belle église de Notre-Dame de Bonsecours. De là on voit s'élever sur la grande cité deux masses énormes, à gauche la cathédrale, à droite la grande église abbatale de St-Ouen, de 400 pieds de longueur, avec une tour centrale de 300 pieds d'élévation et entre les deux l'église de St-Maclou, toute svelte et gracieuse, lançant dans les airs la flèche la plus charmante. Rouen rappelle bien des souvenirs, quelques-uns glorieux, quelques autres tristes : ainsi le meurtre de Jeanne d'Arc ; mais ce ne sont pas les rouennais qu'il faut en accuser.

UN PÉLERIN.

(A suivre.)

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XII

LA DÉCOUVERTE DE NEPTUNE

Le 18 septembre 1846, un jeune mathématicien français, qui n'avait encore fréquenté aucun observatoire et qui s'était jusque-là confiné dans l'étude exclusive des formules astronomiques et des observations faites par d'autres, écrivait au docteur Galle de l'observatoire de Berlin, pour l'inviter à pointer son télescope sur le 5^e degré est de l'étoile *delta* du Capricorne, par le 326° 32' de longitude. « Là, lui disait-il, doit se trouver une planète non encore observée, mais réclamée nécessairement par la théorie moderne sur le système astronomique. »

Galle reçut la lettre le 23 du même mois, et, le soir venu, ayant fixé avec son télescope la région du ciel indiquée, il y découvrit un astre dont nulle carte sidérale ne faisait mention, et qu'il reconnut immédiatement être une planète, à la rondeur et netteté de son disque. Sa position était celle indiquée, avec une différence de moins d'un degré, c'est-à-dire, la planète était par le 327° 24' au lieu d'être par le 326° 32'.

Ainsi fut découvert Neptune, la dernière planète du système solaire et la plus éloignée. Il n'est pas de guide, quelque habitué qu'il fût à des voyages célestes,

qui pût ainsi conduire les astronomes dans un monde inconnu d'eux tous et qu'il ne verrait pas lui-même.

L'auteur de cette découverte, à jamais mémorable dans l'histoire de l'astronomie, puisqu'elle donna le coup de grâce au système de Copernic, fut Louis Le Verrier, jeune homme encore alors, comme nous avons dit, et simple mathématicien, sans études pratiques d'astronomie. Nous ajouterons une circonstance qui, pour être généralement tue dans l'éloge de Le Verrier et on sait pourquoi, n'en sera que plus agréablement reçue de nos voyageurs. Celui qui découvrit Neptune était un fervent catholique ; et, bien que simple laïque, bien que savant, il gardait, sur son bureau, comme le compagnon inséparable de ses calculs astronomiques, ce Crucifix qu'il tenait à avoir, comme il l'eût de fait en mourant, pour guide dans un voyage bien différent vers les régions célestes.

Combien plus beau, plus sublime et plus scientifique était le culte de Le Verrier pour son Crucifix, que le stupide fétichisme de certains naturalistes, lesquels, en plein XIX^e siècle et au milieu de l'Europe civilisée, retournent à des superstitions mortes partout, excepté parmi les nègres les plus abrutis, s'entretiennent dévotement avec une nature inerte, avec un globe gazeux, avec un satellite pétrifié, et les adorent comme les parties d'un dieu qui n'est pas !

Le prix et l'importance de cette grande découverte de Neptune ne consistent pas seulement en ce qu'elle nous révèle l'existence d'une nouvelle et gigantesque planète, dernière perfection de notre système, ou encore l'immense étendue du domaine solaire que nous savons par là s'exercer à la distance énorme de 4 milliards et 400 millions de kilomètres. La découverte de Neptune devint surtout fameuse pour la manière dont elle se fit, tout à force de calcul et sur le seul principe de la gravitation universelle. Le Verrier en déduisit l'existence de la planète, en décrivant l'orbite et en fixa la position, sans l'avoir jamais vue.

Nous l'avons dit plus haut, par suite des perturbations qu'une planète produit dans l'orbite d'une autre, hâtant son cours quand elles se rapprochent, le ralentissant quand elles s'éloignent, les astronomes peuvent calculer la masse de la planète qui exerce son attraction, si par ailleurs ils connaissent la distance. La raison en est que la gravitation opère en raison directe de la masse et à l'inverse du carré de la distance.

Après avoir jugé ainsi de toutes les planètes, il sembla tout d'abord qu'il n'y avait plus rien à ajouter : les masses calculées se correspondaient et les perturbations de chaque orbite se produisaient en parfaite harmonie. Mais, on ne tarda pas à voir qu'on s'était trompé : les positions réelles d'Uranus, telles que marquées sur les registres des observatoires, ne concordaient plus avec celles voulues par la théorie. On se vit, en fin de compte, forcé de suspecter qu'il y avait quelque perturbateur inconnu, lequel, perdu entre les millions d'étoiles scintillantes à la voûte céleste, se donnait le malin plaisir de jeter les astronomes dans la confusion, tantôt en ralentissant la course d'Uranus, tantôt en l'accéléralant du fond de sa cachette.

Le perturbateur existait ; mais comment venir à bout de le découvrir ? Quand même on en aurait connu sa masse et sa distance, on aurait toujours eu à calculer les positions diverses qu'il eût dû prendre pour expliquer les perturbations d'Uranus. Mais on ne savait rien du tout ; et l'existence même de la planète ne se fondait que sur l'hypothèse de la gravitation. Encore fallait-il être sûr que les lois, observées dans les planètes plus rapprochées du soleil, régissaient aussi Uranus. Et de cela qui pouvait en être certain ?

Le Verrier n'était point de ceux qui, ayant entre les mains une hypothèse bien établie sur grand nombre d'observations, la croient renversée par le seul fait qu'une nouvelle observation semble lui être contraire. Il regarda comme absolument universelle la loi de la gravitation, et ensuite, il chercha un point d'appui solide d'où il pût l'appliquer aux perturbations d'Uranus. Il y a en astronomie une formule, connue sous le nom de Titius son auteur, un astronome du siècle dernier, et laquelle exprime en peu de termes la distance moyenne de toute planète au Soleil. Supposé que cette formule pût s'appliquer à la planète cherchée, Le Verrier arriverait à connaître sa distance ; celle-ci le conduirait à la détermination de sa masse et de ses positions, eu égard aux perturbations d'Uranus. Et ainsi, il pourrait savoir sur quel point précis un astronome aurait à pointer son télescope le jour où il voudrait considérer cet astre.

C'est de cette manière, mais certes non pas aussi facilement que nous pouvons le décrire, que le jeune français tira de sa cachette ce perturbateur d'Uranus et en fit la conquête pour le compte de l'empire solaire. Neptune devint le trophée du système dont peu auparavant il semblait faire la ruine.

XIII

LE GLOBE DE NEPTUNE ET SES SATELLITES. CE QUE DIT LA SCIENCE TOUCHANT L'HABITATION D'URANUS ET DE NEPTUNE.

Plus nous nous éloignons de notre petite planète et